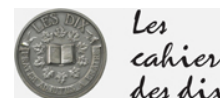


Les Cahiers des Dix



Des naturalistes à la découverte du Canada au XIXe siècle

Jacques Rousseau, M.S.R.C.

Number 28, 1963

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079842ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079842ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rousseau, J. (1963). Des naturalistes à la découverte du Canada au XIXe siècle. *Les Cahiers des Dix*, (28), 179–208. <https://doi.org/10.7202/1079842ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Des naturalistes à la découverte du Canada au XIXe siècle

Par JACQUES ROUSSEAU, M.S.R.C.

Il semble bien que Cabot fut le premier Blanc à voir la côte orientale de Terre-Neuve à l'époque moderne. Quelques années plus tard, Jacques Cartier aborde le continent, prend possession du pays au nom de la France et pénètre près de mille milles à l'intérieur par la voie du Saint-Laurent. Premier découvreur, dans le vrai sens du mot, du nord du continent, il laisse une relation élaborée qui ne se contente pas de décrire un voyage, mais présente la première étude topographique, ethnographique et botanique du pays nouveau. Quatre siècles plus tard, le territoire n'est pas entièrement « découvert », et il reste maintes rivières de l'Ungava qui n'ont jamais été visitées par un Blanc. En 1948, je parcourais une rivière de cent milles de long, encore vierge, et une autre deux fois plus longue dont on ne connaissait encore que 80 milles dans la partie inférieure.

Les naturalistes, — botanistes, géologues, zoologistes, — sont ceux qui ont contribué le plus à la connaissance géographique de l'intérieur du pays. Sans aucun doute, les coureurs des bois ont fait leur part; mais le plus souvent ils suivent des trajets définis et ne laissent aucun renseignement sur les territoires visités, sauf ceux transmis oralement à leurs associés. Un peu comme les prospecteurs aujourd'hui, ils n'ont guère d'intérêt à divulguer ce qu'ils savent. Ils sont d'abord à la recherche de la fortune, que d'autres, restés à la ville, cueilleront à leur place. Il serait injuste d'oublier les missionnaires, car à la première époque, plus que les naturalistes professionnels, ils ont élargi le champ des connaissances géographiques. Sans le savoir, Jean de Brébeuf, Le Jeune, Lafitau, Sagard, avec Lescarbot, Champlain et d'autres, créent l'ethnographie et l'ethnologie nord-américaines, à une

époque où ces disciplines scientifiques sont inconnues en Europe; et, en même temps, ils ouvrent les chapitres les plus brillants des arcanes géographiques.

Faire l'histoire des naturalistes canadiens, c'est dévoiler en quelque sorte une fresque de la lente découverte du continent. Parmi ceux qui ont apporté par leurs explorations une importante contribution à la connaissance du pays, surtout au siècle dernier, se placent le Breton Bachelot de la Pylaie et les Macoun. Avec ces derniers, pour la première fois, nous avons une vue d'ensemble, bien superficielle sans doute, mais s'étendant « a mari usque ad mare ».

UN PIONNIER A TERRE-NEUVE, BACHELOT DE LA PYLAIE

Le traité de paix de 1763 coupait définitivement tout lien politique entre l'Amérique française et la Métropole; mais dans l'esprit des vainqueurs, la rupture devait être radicale. Grâce à cela, les Canadiens français d'allégeance britannique, — sans élite autre qu'un minuscule clergé préoccupé d'abord de vie pastorale, — s'assimileraient rapidement aux vainqueurs, comme autrefois les Gaulois après la conquête de César. Mais l'histoire ne se répète pas toujours. Vers la fin du régime français, de rares hommes de science, à la fois médecins et naturalistes, — comme Michel Sarrazin et Jean-François Gaultier,¹ avaient commencé l'inventaire de nos ressources naturelles, déjà timidement tenté par les premiers voyageurs et missionnaires. Avec 1763, cesse chez nous toute science d'expression française, pour ne renaître qu'au milieu du siècle dernier avec des amateurs, comme les abbés Provancher, Brunet et Laflamme. Ce sont eux qui ont amorcé dans les presbytères et les séminaires ce réveil qui devait produire son plein épanouissement il y a quelque trente ans, avec la création du véritable esprit universitaire au Canada et la naissance de l'enseignement des sciences naturelles, sous l'égide du frère Marie-Victorin et de quelques-uns de ses contemporains.

1. Voir Rousseau, Jacques. "Michel Sarrazin, Jean-François Gaultier et l'étude prélinéenne de la flore canadienne" in : *Colloques internationaux du Centre national de la Recherche scientifique*. LXIII. *Les botanistes français en Amérique du Nord avant 1850*. Centre National de la Recherche scientifique, Paris, pp. 149-157. — Note préliminaire sur ces botanistes. Depuis, l'auteur a étudié entièrement les flores manuscrites de Sarrazin et de Gaultier et ce travail considérable devrait aller sous presse dès cette année.

La Révolution américaine, favorisée par la France, avait établi des relations cordiales entre notre ancienne mère-patrie et les Etats-Unis. Le botaniste français André Michaux entreprit donc chez nos voisins un voyage d'exploration, prolongé de plusieurs années par la Révolution française. Après 1789, l'Angleterre ne voyait plus dans la France républicaine un sujet d'attrait pour les Canadiens français, restés royalistes en dépit des souvenirs douloureux d'un régime expirant. Le gouvernement de la colonie canadienne pouvait donc alléger ses restrictions pendant les années sombres de la Terreur et permettre au botaniste Michaux de traverser le Québec pour se rendre dans les parages de la baie d'Hudson. Ce fut pour toutes fins pratiques le seul contact intellectuel entre la France et le Québec pendant plus d'un siècle, et encore Michaux ne fit que passer rapidement chez nous.

Entre notre province et la France, l'Angleterre avait interposé l'écran britannique de Terre-Neuve, qu'elle avait agrandi de la côte du Labrador, — dont il avait paru inutile de préciser la profondeur, — pour en éliminer les Canadiens français et empêcher tout contact entre nos traiteurs de pelleteries et les navigateurs français. De cela j'ai eu la certitude en me penchant sur des documents à Londres, pièces que je compte publier un jour. Terre-Neuve était une pépinière réservée à la marine britannique. Au sud de cette grande terre, la France avait réussi à conserver les petites îles de Saint-Pierre et Miquelon. Ces îlots, sans doute, lui permettaient de ne pas être entièrement boutée hors de l'Amérique, mais ils devaient surtout servir de pied-à-terre aux Terreneuvas de Bretagne, venant pêcher la morue sur les grands Bancs. C'était leur port d'escale pour s'approvisionner d'eau fraîche.

Toutefois, c'est seulement au début du siècle dernier que ces îles reçurent des naturalistes. En venant à Saint-Pierre et Miquelon à deux reprises, entre 1816 et 1820, Bachelot de la Pylaie put visiter Terre-Neuve et y herboriser à plusieurs endroits. Il devint ainsi un pionnier de l'inventaire floristique de notre dixième province.

Jean-Marie Bachelot de la Pylaie, né à Fougères, en Bretagne, en 1786, et mort à Marseilles en 1856, a connu les régimes politiques les plus variés : la royauté, la révolution, la république, le premier empire, la restauration, la monarchie de Juillet, la deuxième républi-

que et le second empire. A la fois ardent républicain et admirateur de Napoléon Premier, il n'en conserve pas moins beaucoup d'attrait pour les oripeaux de l'ancien régime. Né tout bonnement Jean-Marie Bachelot, simple bourgeois, il s'octroie le patronyme de la Pylaie, du nom d'une terre de la famille et se décore même du titre de baron qui n'a jamais existé ni de près ni de loin chez les siens. La ferme de son père se nommait La Pilais, mais comme *la Pylaie* lui semblait plus aristocratique, c'est ainsi que s'écrira désormais son nom de famille.

Homme de science sérieux pourtant, Jean-Marie Bachelot cultive le clinquant. Sans y avoir le moindre droit, il se procure un habit brodé de membre de l'Institut pour plastronner sur la place des églises de Bretagne par les beaux dimanches d'été. Cet oripeau et trois épées subsisteront même parmi les rares débris de sa garde-robe lorsqu'il laissera définitivement la scène. Cette vanité puérile l'a accompagné toute sa vie et rares sont les articles où son nom n'est pas suivi des titres, — vrais ou puisés dans une imagination débordante, — de membre correspondant de multiples sociétés scientifiques, liste se terminant par l'inévitable *etc.*

Bachelot fait remonter sa vocation de naturaliste à la plus tendre enfance. « Pouvant à peine marcher, — c'est lui-même qui l'écrit, — il faisait battre les haies vives et les arbrisseaux de la maison paternelle pour recueillir les divers limaçons qui s'y réfugiaient et dont il classait les coquilles selon leur forme et leur couleur ».

Ayant vu à onze ans un herbier préparé par un pharmacien, « il ne tarda pas à en composer de pareils et auxquels ses dispositions pour le dessin qu'il apprenait déjà le mirent en état de donner une élégance remarquable », ajoute-t-il modestement.

Je n'insiste pas, par malin plaisir, sur les travers de mon héros, — pour qui j'ai d'ailleurs le plus grand respect; mais il est bien difficile d'en décrire le caractère sans mentionner ces traits, pour le moins pittoresques.

C'est un officier de l'état-major, stationné quelque temps à Fougères, le grand naturaliste Bory de Saint-Vincent,² qui eut sur sa carrière l'influence la plus décisive.

2. Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, 1778-1846, naturaliste français.

Jouissant d'une fortune personnelle qui le dégage de tout souci matériel, Bachelot n'embrasse aucune profession. Cette aisance fut même son principal handicap. Dispensé des études approfondies, nécessaires pour celui qui aspire à une fonction, il se laisse guider par le caprice et le goût du voyage. Il ne se consacre pas moins avec ardeur à l'histoire naturelle et à l'archéologie, des tâches que facilite son remarquable talent de dessinateur.

Séjournant à Paris de 1810 à 1815, sans avoir à travailler, mais assez pourvu pour entretenir ses amis, il noue d'étroites relations avec les maîtres de l'époque, Cuvier, Desfontaines, Jussieu, Lacépède.³ En 1812, l'un de ses dessins est accepté au Salon. En 1814, une revue parisienne de botanique publie son premier article sur les mousses, bientôt suivi d'un autre sur le même groupe de plantes.

La passion du voyage le reprend bientôt. En 1816, à l'âge de trente ans, il se rend à Terre-Neuve, où il retourne trois ans plus tard, toujours à ses frais. Ces déplacements à l'époque sont des expéditions hasardeuses et dénuées de confort. Il ne lui faut pas moins de vingt-six jours pour la première traversée et, malgré sa fortune, il doit se contenter de la vie rude des marins, ce dont il s'accommode volontiers. De ces voyages, il rapporte un herbier précieux qui donne au monde botanique une connaissance précise de ce vaste territoire; mais son activité ne se borne pas à l'herborisation. « Dans ces contrées lointaines où tout devenait nouveau pour moi, écrit-il, je sentis que le botaniste ne devait pas se refuser à l'étude des autres productions de la nature; je savais observer, décrire, dessiner, et fort du désir de servir la science en général, je m'occupai des diverses branches de l'histoire naturelle ». De longs mois sont consacrés à la zoolo-

3. Baron Georges Cuvier (toutefois l'état civil ne porte pas le prénom Georges mais ceux de Jean, Léopold, Nicolas, Frédéric). Zoologiste et paléontologiste, 1769-1832. Il avait un frère, également du Muséum d'Histoire naturelle, baptisé Georges-Frédéric, mais portant le prénom de Frédéric, 1773-1838. Les deux ont été membres de l'Institut, le premier membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, le second de l'Académie des Sciences. — René Desfontaines, 1750-1833, botaniste, voyageur naturaliste. — Antoine-Laurent de Jussieu, 1748-1836, le plus célèbre des cinq botanistes Jussieu. Quand Bachelot, dans ses lettres à de Jussieu, demande de présenter ses hommages à son fils, il s'agit d'Adrien de Jussieu, 1797-1853, le dernier botaniste du nom. — Le comte de Lacépède, 1756-1825, zoologiste et homme politique, professeur au Muséum d'Histoire naturelle, de Paris, comme tous les précédents.

gie. Il rapporte, outre ses herbiers, des collections d'oiseaux et de coquillages, des dessins de poissons, de mollusques et de plantes, et des journaux fort détaillés, remplis de notes géographiques, météorologiques, et des détails pittoresques sur la pêche à la morue et la vie des pêcheurs. A lire ces descriptions, on se croirait sur la côte gaspésienne.

De retour en France, il consacre son activité à la Bretagne. Ses journaux de voyage continuent à faire état du même souci descriptif. Les notes botaniques et zoologiques alternent avec les traits de mœurs et les caractéristiques du paysage. Spectacle des barques de pêche et des parcs aux huîtres, description des maisons minables perchées sur des rochers, cérémonie de la distribution du pain bénit, visites du cimetière après la messe, la vie grouillante des marchés, le costume, rien ne lui échappe. Désormais, ses notes s'enrichissent de descriptions élaborées de monuments mégalithiques, héritage d'un lointain passé.

Après avoir débuté comme naturaliste et surtout botaniste, son champ d'activité se déplace graduellement. En 1826, il a fait éditer son manuel de conchyliologie chez un libraire de Paris, mieux connu par sa production littéraire, Honoré de Balzac. A la même époque, il publie des travaux ou des amorces de travaux sur ses explorations de Terre-Neuve et de Bretagne. Sans renoncer définitivement à l'histoire naturelle, il se consacre de plus en plus à l'antiquité bretonne. Il fréquente désormais les sociétés d'archéologues et plusieurs reçoivent ses communications. Il veut être de tous ces groupements et s'en proclame membre avant son admission. Quelqu'un présente-t-il le résultat de ses recherches, qu'il intervient aussitôt avec un travail de son cru sur le même sujet. Il se lance imprudemment dans des hypothèses, qui ne résistent pas toujours à la critique. Toutefois, comme ses mémoires sont accompagnés de remarquables dessins, riches de précision, la partie descriptive de son oeuvre reste un témoin important et constitue une véritable contribution à l'avancement des sciences.

Chaque fois qu'il rencontre sur son passage une société savante ou une académie locale, il y présente un travail, fait don de spécimens, de dessins ou de gravures et se fait admettre à titre de membre correspondant. Cela termine son activité à cet endroit et la flamme va se rallumer ailleurs.

Pour mener sa vie indépendante de voyageur impénitent, Bachelot a dû puiser sans compter dans l'héritage paternel au point de le compromettre définitivement. Les créanciers s'alarment et cela lui vaudra même un séjour à la prison de Clichy. Ce ne fut d'ailleurs pas la seule fois que Bachelot connut la cellule. A cette époque troublée, l'aspect mystérieux des déplacements d'un naturaliste ne pouvait manquer de soulever la méfiance et on le prit parfois pour un général ou un politicien en fuite. Les temps n'ont pas tellement changé. Au cours de la dernière guerre, en Amérique, des botanistes en campagne se sont fait cueillir comme espions.

Des critiques regrettent que Bachelot se soit donné avec tant d'enthousiasme à ses violons d'Ingres, l'archéologie notamment, et pensent que cette dispersion l'a empêché de donner plus d'éclat à sa discipline principale. Le reproche se répète chaque fois qu'un chercheur se complait dans la variété. Produirait-il davantage en limitant son activité intellectuelle ? Je ne le crois pas. Question de tempérament ! Des hommes de science doivent se cantonner dans un champ étroit ; la besogne accomplie, ils éteignent leur lampe. Certains, constamment à l'affût, se reposent d'une étude par une autre qui en diffère radicalement. Dans la recherche, il faut laisser le temps à la pensée de mûrir. Les personnes qui produisent rapidement et qui jouissent d'une grande capacité de travail ne se comportent pas autrement. De là les périodes de repos occupées par d'autres tâches. L'activité variée permet de découvrir des angles nouveaux, favorise l'élaboration des hypothèses, la coordination des synthèses, la naissance des lois de la science. Que ces personnes abandonnent leurs violons d'Ingres, leur activité première n'en sera pas pour cela accrue. Elle en souffrira plutôt.

Bachelot toutefois n'a pas atteint des strates élevées, non pas à cause de sa dispersion, mais faute d'une formation en profondeur. Riche de fortune et de talents, il a voyagé plus qu'il n'a étudié, il a observé plus qu'il n'a coordonné. Une carence de base le condamne à une vue superficielle. Et à cause de cela son oeuvre n'a pas eu la répercussion espérée.

Sans doute a-t-il accumulé collections et mémoires, mais la majorité n'ont jamais été publiés. De longs écrits restent encore empoussiérés dans des archives. Ils révèlent un botaniste observateur, à l'affût

de la moindre nouveauté. Plusieurs hommes de sciences ont puisé dans son herbier aussi bien que dans ses manuscrits. Quelques-uns lui donnèrent crédit pour ses découvertes mais, devant renoncer pour des raisons de priorité aux noms qu'il avait proposés, en profitèrent pour lui rendre hommage; un botaniste lui dédie un genre d'algue, le *Pylaiella*, d'autres une espèce de mousse et un épilobe (*Sphagnum Pylaiei* et *Epilobium Pylaeaeum*) et un hybride de linaigrette, *Eriophorum Pylaeaeum*.

Si l'oubli dans lequel est tombé Bachelot de la Pylaie n'est pas mérité, il en fut lui-même l'artisan. La production scientifique, en effet, s'accorde assez mal avec l'esprit bohème.

Il caractérise bien l'oeuvre de Bachelot cet extrait d'un mémoire de Lenormant,⁴ lu en 1848 à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres : « M. de la Pylaie, écrit-il, met la dernière main à un grand ouvrage sur les antiquités celtiques de la Bretagne. Pendant quinze ans il n'a épargné ni travaux ni fatigues; à force de s'éloigner des routes battues, il a le droit de se croire entré dans la famille de ces hardis explorateurs qui percent les continents inconnus. Ses portefeuilles sont remplis d'une foule de matériaux inédits, dessinés avec scrupule : plans, cartes, descriptions, itinéraires, rien ne manque à cette exploration vraiment gigantesque, rien que la différence qui existe entre les méditations du cabinet et les conjectures de bivouac. C'est ainsi que des traces trop multipliées de négligence ou de préjugés enlèvent à M. de la Pylaie la haute récompense à laquelle il aspire. A moins qu'il ne s'amende, elle sera recueillie par quelqu'un de ses successeurs, moins méritant peut-être, mais plus circonspect. »

LES MANUSCRITS DE BACHELOT DE LA PYLAIE

Une intéressante biographie de Bachelot, par G. Gillot,⁵ un travail aux sources abondantes, fait état des nombreux manuscrits et

4. Charles Lenormant, 1802-1858, archéologue et historien, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.

5. Gillot, G. "Un Fougerais méconnu, Bachelot de la Pylaie, 1786-1856." Extrait des *Mémoires de la Société d'histoire de Bretagne*, 150 pp., Rennes (Imprimerie bretonne) 1953. Une partie de l'ouvrage a double pagination, la pagination originale des "Mémoires" et une nouvelle pagination.

autographes consultés par l'auteur. Il n'y a pas lieu de les répéter ici. Je me bornerai donc à compléter de pièces non citées encore cette liste néanmoins impressionnante. Les documents 1 à 9, énumérés à la suite, proviennent des Archives du laboratoire de Phanérogamie du Muséum National d'histoire naturelle de Paris. La pièce No 8 est reproduite intégralement à la suite, sauf la partie que j'ai publiée l'an dernier. Les manuscrits 10 et 11 sont de la Bibliothèque centrale du Muséum National d'Histoire naturelle (Paris); Gillot a mentionné la pièce 11, mais j'ai cru utile d'ajouter quelques commentaires. Enfin, les pièces 12 et 13 proviennent de la Bibliothèque de l'Institut (Paris). Gillot a cité la pièce 13, mais l'a attribuée aux Archives de l'Académie des Sciences. Comme cette lettre constitue une autobiographie succincte de Bachelot, et qu'elle n'a jamais été publiée que je sache, il m'a paru utile de la reproduire en entier. Enfin, les pièces 14 et 15, qui m'arrivent au moment d'aller sous presse, sont des archives du Conservatoire botanique de Genève.

Pour compléter cette documentation, il resterait à poursuivre des recherches à Florence. En effet, le testament de Bachelot, que reproduit Gillot, fait mention du legs de l'herbier de Terre-Neuve et de Bretagne au « Museum d'histoire naturelle de Florence ». Mais on peut se demander si ce ne serait pas une erreur de transcription. Il faudrait revoir le testament dans l'étude notariale.⁶

1. Lettre de 2 pp. de Bachelot, 3 mai 1816, datée en Brest. « Pour être plus utile à ma patrie, et concourir davantage aux progrès de la Science, je voudrais étendre mes excursions sur un autre continent. Je sollicite en conséquence du Ministre de la Marine d'être attaché comme naturaliste à une des expéditions qui vont partir pour l'Amérique. » (Archives de Phanérogamie, Muséum).

2. Lettre d'une page de Bachelot à M. de Jussieu. « Des plages de l'océan, à 230 lieues de terre par 47° de latitude, 8 juin. » Le timbre imprimé sur l'enveloppe est du 24 juin 1816, sans doute date de mise à la poste. Le vaisseau transportant Bachelot vers l'Amérique a rencontré un brick sur l'Océan, d'où écriture rapide d'une lettre. (Phanérogamie, Muséum).

3. Brest, 2 septembre 1818, ms de 4 pp. de Bachelot sur une excursion aux environs de Brest. Le dernier paragraphe, p. 4 se lit : « J'apprends que des expé-

6. Conservé dans l'étude de Me Marotte, notaire, 9 boulevard Saint-Martin, Paris, successeur de Me Lindet.

ditions se préparent pour les pays lointains. Je vole à Brest où l'on arme une gabarre qui doit bientôt partir pour la Cochinchine. Je suis tout prêt à partir . . . » (Phanérogamie, Muséum).

4. Voyage à Landerneau, 21 mars 1819. 11 pp. de Bachelot (Phanérogamie, Muséum).

5. Lettre de 4 pp. à M. de Jussieu, datée de Brest, le 24 mai 1819. Son correspondant y reçoit le qualificatif de « Vénérable maître ». Lettre relative à un voyage en Bretagne. A la fin, des hommages à « Madame de Jussieu, à M. votre fils, à vos aimables demoiselles . . . » Bachelot est célibataire ! (Phanérogamie, Muséum).

6. Brest, 1819, manuscrit de 8 pp. de Bachelot relativement à une excursion en Bretagne, dans la région du Faou, du Mont Saint-Michel, etc. (Phanérogamie, Muséum).

7. Lettre de 4 pp. à M. de Jussieu, expédiée de Saint-Pierre et Miquelon le 19 août 1819. Bachelot vient d'arriver à Saint-Pierre. Description succincte du village et de la flore. Encore des salutations aux « aimables demoiselles » de Jussieu. Dans les lettres subséquentes, il n'en sera plus question.

8. Lettre de 9 pp. adressée de « St. Pierre Miclon, le 10 novembre 1819 » à M. de Jussieu. (Phanérogamie, Muséum). Cette lettre est reproduite à la suite.

9. Document de 2 pp. de Bachelot, daté de Quimper, le 22 février 1823. Rien sur l'Amérique. (Phanérogamie, Muséum).

10. Bachelot de la Pylaie, Essai sur la flore de Terre-Neuve et des Iles Saint-Pierre et Miclon (1816-1819-1820). Mss 444 et 445, Bibliothèque générale, Muséum National d'histoire naturelle. 484 et 501 feuillets, la plupart doubles.

11. Notes et dessins sur la flore, les oiseaux, les poissons, etc., de Terre-Neuve. Gillot, pp. 142-143 de sa biographie, indique que les dessins avaient été vendus par un nommé Layman. Il s'agit en réalité d'un nommé Léo-Leymarie. En outre, les dessins du ms 1798 de la Bibliothèque centrale avaient bien été subtilisés en partie au Muséum par le vendeur. Ils sont maintenant retournés à leur point de départ.

12. « Animaux observés aux îles Saint-Pierre et Miclon depuis le 1er août 1819 au 15 juin 1820 ». Liste de deux pp. de la main de Bachelot de la Pylaie. Bibliothèque de l'Institut. Fonds Cuvier, Ms. 242.

13. Lettre de trois pp. adressée de Paris le 2 octobre 1826 par Bachelot de la Pylaie à Cuvier. Bibliothèque de l'Institut. Fonds Cuvier, Ms 248. Cette lettre est reproduite à la suite.

14. Lettre de Bachelot du 30 octobre 1808, écrite de Fougère, Bretagne, à Augustin-Pyramus de Candolle « professeur au collège de France. » Lettre de 3 pp, signée Bachelot de la Pylaie (archives du Conservatoire botanique de Ge-

nève). L'auteur, qui a alors 24 ans, raconte au grand botaniste genevois l'origine de sa vocation de naturaliste et ses projets futurs pour le « choix définitif » d'une carrière. Il demande des conseils à de Candolle.

15. Lettre de Bachelot du 7 septembre 1811, à Augustin-Pyramus de Candolle, écrite de Tours. Lettre de 3 pp. (Archives du Conservatoire botanique de Genève), signée Bachelot de la *Pylaie*. Il avait espéré rencontrer de Candolle pour la première fois, ce que les circonstances n'ont pas permis. Relate l'excursion botanique qu'il vient d'entreprendre sur la Loire et mentionne toutes les espèces intéressantes qu'il a recueillies.

LETTRE DE LA PYLAIE A DE JUSSIEU⁷.

Aux île St-Pierre-Miclon, le 10 novembre 1819.

Monsieur,

Je croyais qu'une année végétale eut suffi pour épuiser les productions d'une petite île, longue au plus d'une lieue et demie : plus je cherche et plus je trouve et je reconnais que je ne la quitterai point l'an prochain, à l'époque où nous sommes, sans laisser encore une riche récolte au naturaliste qui voudrait juger le pays par ses yeux et vérifier mes observations. J'avais annoncé dans ma lettre à M. Desfontaine,⁷ que j'étais en route pour explorer la partie méridionale de Terre-Neuve, qu'on appelle ici à bien juste titre la Grande Terre : cette lettre était datée de Miclon où nous fumes forcés de relâcher par un temps affreux, avec toutes nos voiles déchirées. J'étais sur la goélette la Rose, qui fut bien pour moi le *Rosa spinosissima*. Cette relâche m'a fait entrevoir une île qui mérite un plus long séjour et j'y passerai au moins un mois au printemps prochain... mais je ne peux vous offrir sur toutes ces contrées que ce qu'elles ont de plus saillant. Je m'aperçois chaque jour que la nature y est comme ces grands tableaux dont les principaux groupes nous frappent et nous captivent, au point de nous empêcher d'embrasser tous leurs détails lorsque nous les voyons dans une exposition. Je conclus de là combien toutes nos flores sont incomplètes, car il me semble qu'il faudrait quatre ans au moins sur l'îlot rocailleux que j'habite et qui est si borné, pour que je puisse vous dire à mon retour : voila tout ce qu'il produit ! La végétation des phanérogames semble révolue ! elle l'est en effet pour les plantes annuelles. Nos côteaux ne nous offrent

7. Voir note 3.

plus que la tristesse de leurs tiges desséchées; leur pelouse encore animée et verdoyante à la mi-septembre a pris partout une couleur jaunâtre, aussi uniforme et monotone que la partie supérieure des monticules, qui est recouverte par le *Trichostomum lanuginosum* et divers lichens, les seuls habitants, pour ainsi dire, de ces âpres localités. Mais ce repos apparent de la nature n'existe que pour les plantes annuelles, ou bien à racines vivaces : les sous arbrisseaux et arbrisseaux à feuilles persistantes, de même que les aulnes, les noisetiers, . . . et de ce nombre sont l'*Andromeda calyculata*, l'*Empetrum nigrum*, le *Vaccinium* [p. 2] *hispidulum*, nommé par Pursh *Gaultheria serpillifolia*⁸, espèces que je n'avais pas encore vues fleuries, préparent leur floraison future dès le milieu de l'automne. Dans une excursion que je viens de faire, je me suis assuré de ce fait que j'avais déjà entrevu : j'ai trouvé toutes leurs fleurs en bouton. Je viens de faire la même remarque dans Terre-Neuve pour le *Pinus Strobus*, dont j'ai trouvé plusieurs pieds au fond de la Baie du Désespoir : vous rencontrerez au sommet des branches que j'ai l'honneur d'envoyer au Muséum, les cônes tous formés, longs de 8 centim. sur un de grosseur; quoiqu'encore très menu, leur pédoncule a déjà acquis toute la longueur environ dont il est susceptible.

Ayant rendu compte à M. votre confrère et mon compatriote, M. Desfontaines de mon voyage et de ma relache à Miclon, je vous dois les détails de mon séjour à Terre-Neuve. J'avais oublié dans cette lettre de vous esquisser la belle aurore boréale que nous avons eu le 14 8bre et qui a duré toute la nuit. Ce sont des détails que je dois à M. Haüy,⁹ qui m'a fait connaître la méthode par son traité de physique; je me fais aussi un devoir de lui esquisser la minéralogie du pays que j'ai entrevu. Après avoir été retenu 8 jours à Miclon, nous avons saisi l'instant favorable pour nous rendre à la baie du Désespoir, dont on aperçoit même du fond du port, les caps qui limitent sa large ouverture. Nous y entrons d'assez bonne heure pour aller mouiller à 9 lieues de son entrée, dans l'extrémité du bras, où mon pilote voulait faire son bois. Je n'étais plus sur la Rose; sa voilure, si délabrée, était hors d'état de ramener un navire lourdement chargé.

8. Connu aujourd'hui sous le nom de *Chiogenes hispidula*. Petites baies blanches à saveur de thé des bois.

9. René-Just Haüy, 1743-1822, chanoine à Notre-Dame, créateur de la cristallographie.

La Goélette d'un nommé Brillant [ou Brittaut ou Brillaut], habitant de Miclon, et qui avait été remise à flot la veille, est le repaire sale et enfumé, où il a fallu m'enfouir pour ce voyage. Ce n'est pas le dernier des sacrifices que je fais en faveur de Flore, mais jamais elle n'est ingrate pour ceux qui lui sont si dévoués. Je n'oublierai de ma vie que le bonhomme Brillant me disait : il doit vous être bien étrange Monsieur, d'être avec des mardi-gras¹⁰, comme nous ! Pleuvait-il ? l'eau qui s'infiltrait entre les planches du pont, tombait par gouttières dans la chambre et même dans nos lits ! mes quatre compagnons de voyage couchaient tout habillés d'après leur habitude deux ensemble, la tête aux pieds les uns des autres, à cause du peu de largeur de ces lits bordés de planches, qu'on nomme en marine, des cabanes.¹¹ Le sommeil agité de l'un réveillait l'autre et rumeur entr'eux. La fumée nous étouffait les premiers jours, parce que le navire en faisant côte, l'avait démolie [la cheminée] presque en totalité. Il m'a fallu, pour ne pas perdre les yeux la reconstruire moi-même, car rien n'incommodait mes gens. J'ai sacrifié une journée à leur faire une cheminée à la Rumphort,¹² qui est maintenant le modèle du pays. Mais que de plantes j'aurais observées et recueillies, durant cette journée entière . . . ! on doit regretter une minute quand on n'a que quelques moments à voir une contrée.

Sur les douze jours que j'ai séjourné au fond du havre nous en avons eu cinq à 6 de très beaux : les vents ont deux fois soufflé avec furie l'un du S.O. et l'autre du N.O. : dans cette dernière bourasque, qui a eu lieu le 19, la neige a tombé par flocons, et couvert la crête des hautes collines et des monticules. La première a rejeté une seconde fois à Miclon tous les navires à la côte et fait périr corps et bien un navire américain ce que l'on juge par [p. 3] les pommes dont il était chargé et qu'on a trouvées le long de la plage occidentale de

10. Mardi-gras s'emploie dans le même sens au Canada. Originaire de l'Anjou et du Poitou.

11. On a conservé le mot *cabane* à Haïti pour désigner un lit dans le parler créole. D'autre part, le mot s'est employé autrefois au Canada. Voir Séguin, Robert-Lionel : "La cabane. Une pièce du mobilier canadien, *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 16 (No 3) : 348-352. (Déc.) 1962.

12. Du nom de B.T. Rumford, chimiste et physicien américain, 1753-1814. Ayant servi dans l'armée anglaise, après la révolution américaine il dut s'exiler en Europe. Fut quinze ans gouverneur de Bavière et mourut en France. Fit d'abondants travaux relatifs à la chaleur.

l'île; l'on a trouvé en outre les débris d'un octant,¹³ ce qui confirme le naufrage. La carcasse d'un autre navire a été poussé sur la côte de Ter-Neuve, du côté de Lammelin; il n'y avait plus personne à bord. Enfin un navire à l'ancre dans la rade de St-Pierre a rompu ses amarres et s'est vu forcé de courir au large . . . heureux que les vents aient changé de direction car il allait aussi s'échouer sur les rochers de Lammelin, que l'on aperçoit fort distinctement de notre St-Pierre. Durant ces tempêtes, j'étais réduit à l'inaction la plus complète : nos gens n'ont pu même sortir pour aller au bois, et la fumée rabattue par tourbillons nous aveuglait encore comme de premier. Mes provisions épuisées par la prolongation de notre séjour dans ce havre m'a réduit à vivre comme ce père Brillant et ses garçons, de pommes de terre, de morue grillée sur les charbons, de lard et de haricots : joignez à cela, Monsieur qu'il fallait manger dans la marmite la soupe au lard, qu'on ne faisait qu'une seule fois le jour. Tel a été notre ordinaire des trois derniers jours de notre station. Sous ce rapport ma position n'a jamais été plus critique.

Mais si la médaille à son revers, elle a son autre face et j'ai trouvé une compensation bien satisfaisante dans le fruit de mes recherches. Toute la côte n'offre extérieurement que les sites les plus âpres et les plus sauvages : ce ne sont que des rochers décharnés, par blocs immenses contre les quels le courroux de l'océan et la main du Tems semblent à jamais impuissants ! Des ruisseaux et même une rivière qui traverse les plateaux supérieurs tombent ça et là en cascades autour de l'ouverture de la baie : le murmure de ces eaux qui se précipitent sur les rochers vous suit dans toute sa longueur jusqu'à son extrémité la plus reculée. Tout le sol ne vous y présente que monticules et vallons, au fond des quels les eaux roulent avec fracas sur leurs pentes rapides : on se croirait encore près de la mer et entendre les flots déferler sur le rivage ! Lorsque les lieux découverts sont encore nuds et arides, les concavités deviennent l'asyle des végétaux et l'on ne voit d'abord ces espaces que comme des taches noirâtres éparses sur le sol. Les sapins rabougris qui les remplissent ne dépassent point le niveau général comme s'ils étaient réduits à n'offrir jamais que de chétifs arbustes. Cet état de choses se conserve jusqu'à 3 et 4 lieues dans l'intérieur. Bientôt tous les bas fonds et les pentes

13. *Octant*, instrument servant à prendre les hauteurs et les distances.

des vallées sont revêtues de bois épais qui finissent par gravir sur leurs sommets et ne plus former de toute la contrée qu'une lugubre forêt de sapins et de bouleaux, ici plus élevés que dans le nord de l'île que j'avais visité en 1816. — En entrant dans l'épaisseur de ces bois, où les arbres sont au plus à trois pieds les uns des autres, un Châteaubrillant y verrait les sombres bocages des Champs élysés; où son imagination lui ferait aussi facilement retrouver des manes errans, que voir les macareux précipiter à la mer, du colombier (rocher vis à vis l'île St-Pierre) leurs petits nouvellement éclos, comme de nouveaux Spartiates, pour exercer leurs membres délicats ! mais pour observer le phénomène (de St-Pierre, comme il le dit... génie du Christ.),¹⁴ il faudrait que cet énorme rocher fut transparent, car le côté seul perpendiculaire est directement opposé à l'île : alors nego majorem, minorem et consequentiam et je me trouve heureux qu'avec moins de génie, je puisse voir du moins les choses telles qu'elles sont !

[p. 4] Ce doux souvenir des herborisations que j'ai eu l'honneur de faire avec vous, Monsieur, à la forêt de St-Germain, dans les bois de Versailles, à St-Cloud, s'est retracé bien des fois à mon imagination, où je n'avais qu'elle pour m'arracher dans la solitude de ces lieux. Un arbre tombe-t-il dans ces vastes parcs, aussitôt il est enlevé et l'homme qui les traverse n'a sous les yeux que la vie dans toute sa force. Ici au contraire, ce n'est qu'un désordre général qui rend leur intérieur presque impénétrable : tout le sol est jonché d'arbres abattus par leur vétusté, dont les troncs n'ont plus qu'une vaine apparence de force : ils se rompent ou s'affaissent sous vos pieds, car tout l'intérieur est déjà consommé depuis longtemps, et réduit en terreau. Sur ces ruines s'élève une nouvelle forêt, qui pleine de vigueur, nous peint avec majesté ce principe de vie qui anime toute la nature. Nos bois d'Europe nous impriment le recueillement... Ceux de ces contrées sauvages nous ébranlent plus fortement l'imagination, nous y offrent plus d'images à la fois. O Druydes de nos ancêtres, c'est là que vous eussiez dressé vos autels. Si la barrière des mers eût alors été ouverte à votre culte ! combien ils auraient ajouté à la pompe de vos cérémonies, ces lieux qui vous offrent sous un ombrage épais les images du passé, du présent et les gages de l'avenir ! Le naturaliste y trouve aussi, dans tant de sujets de méditation, le comble de la

14. Le membre de phrase, ici entre parenthèses, se trouvait au-dessus de la ligne.

félicité : tout le captive et l'arrache aux souvenirs amers que laisse la méchanceté, la perfidie et toute cette société, qui n'est qu'un véritable théâtre d'intrigues et de dissimulation ! Voilà, Monsieur et vénérable maître, les idées qui m'ont souvent occupé lorsque j'étais dans ces bois où je semblais le seul être vivant. Je ne conçois pas comment je n'ai vu ni trouvé aucune trace des ours, qui seuls peuvent habiter ces bois : il paraît qu'ils se trouvent plus dans l'intérieur des terres et le fait le prouve.

Un jour que j'étais à herboriser autour d'une anse nommée Chipkow¹⁵. . . [p. 7] il faudrait se résoudre à vivre en Sauvage.

Les ours ne sont pas fort nombreux dans ces forêts : le blanc y manque pour ainsi dire;¹⁶ le noir y est rare et le brun est le plus commun. Ces derniers n'ont jamais attaqué l'homme et même le fuient. Il existe une femme dans la baie St-Georges qui va seule dans les bois à deux ou trois lieues de sa demeure; fréquemment elle rencontre des ours, qui passent près d'elle, la regardent et continuent leur route, sans lui rien dire, comme elle le raconte naïvement. Un jour qu'elle était assise à tricoter, en levant les yeux, elle aperçoit un ours vis à vis d'elle qui s'était assis également pour la regarder travailler. L'ours ennuié finit par s'en aller. Il ne faut nullement, dit-elle, avoir l'air de s'occuper d'eux.

Voilà, monsieur, tout ce que l'espace me permet de vous écrire : il faut que je réserve à notre chère botanique celui qui reste. Flore le réclame depuis longtemps. La forêt se compose ici en majorité des *Abies balsamea*, *alba* et *nigra*,¹⁷ dont la grosseur commune est de 9 à 14 pouces au plus à 3 pieds de terre, sur 40 à 50 pieds au plus d'élévation. Les bouleaux abondent : parmi ces arbres ce sont le bouleau blanc, à canot ou à papier¹⁸, et le bouleau mérisier, le *Betula*

15. Trois pages de supprimées ici. La fin de la page 4, les pp. 5 et 6 et les deux tiers de la p. 7 ont été reproduits intégralement dans l'étude suivante : Rousseau, Jacques. "Le dernier des Peaux-rouges," *Cahiers des Dix*, 27 : 47-76. 1962. Bachelot consacre ces pages aux Beothuk et aux Micmacs.

16. L'ours polaire vit sur mer et non dans les forêts. Et encore il ne descend qu'exceptionnellement sur la banquise à la latitude de Terre-Neuve. Des Naskapi, toutefois, m'ont fait part qu'un tel ours s'est rendu il y a une trentaine d'années, au lac Nichikoun, au centre de l'Ungava. Cela a valu au chasseur qui l'a tué le nom de *Wapaskouch*, nom de l'espèce dans leur langue. Ni la peau, ni le crâne n'ont été conservés. Peut-être s'agissait-il simplement d'un albino de l'ours ordinaire.

17. Dans la présente terminologie, il faut dire *Abies balsamea* (sapin), *Picea glauca* (épinette blanche) et *Picea mariana* (épinette noire).

18. Les trois noms désignent le même arbre dans l'est du Canada.

Lenta. Ce dernier forme souvent une cime assez élargie, qui s'élève un [p. 8] peu au dessus du niveau ordinaire des sapins sur la pente des côteaux ou le sol a de la profondeur. On l'appelle ici simplement mérisier d'après la rougeur de son bois.¹⁹ + J'en ai rencontré quelques uns gros de 2 pi. de diamètre et hauts de 60 pieds.²⁰ Le *Pinus Strobus*²¹ est rare et n'excède point la grosseur ni la hauteur ordinaire du bois et n'a point ici ce port élégant que lui attribue Michaux. L'*Acer montanum* ?²² croit ça et là, et reste petit. Il en est de même d'un arbre que je ne connais point qui a été pris pour le cerisier,²³ dont il offre assez le feuillage. J'ai trouvé ici un sureau remarquable par la grandeur de ses feuilles à 7 folioles pubescentes : je présume que c'est le *pubens* de Michaux, au quel il assigne pour patrie les hautes montagnes de la Pensylvanie, de la Caroline et du Canada. Ici il est plus vigoureux, porte toujours 7 folioles au lieu de 5, et cela résulte sans doute de ce qu'il se tient ici à la base des côteaux. J'ai aussi rencontré parmi les *Alnus serrulata* un arbrisseau aussi élevé que ceux-ci, ou pour mieux dire un petit arbre qui a le port d'un *Cornus* et ses feuilles trilobées.²⁴ Je ne puis savoir au juste ce qu'il est. Il croissait dans un lieu humide où j'ai trouvé le *Cornus sanguinea* ? et un autre à feuille très grande et largement ovale. Tout le fond de ce havre m'a offert nombre de lichens et des mousses très curieuses; le *Zostera*²⁵ plus large et plus coriace que chez nous, l'*Ulva compressa* v. *simplex*, le *Fucus spiralis* var. *vesiculosa* et le *Fucus nodosus*.²⁶ Je ne sais

19. En France, le nom *merisier* désigne une espèce de cerisier et non un bouleau. Au Canada, il désigne tantôt le bouleau mérisier (*Betula lutea*) tantôt un mérisier sauvage, l'arbre à petites merises nommé aussi simplement mérisier (*Prunus pensylvanica*). Les deux arbres ont une écorce rougeâtre et lisse.

20. La phrase suivie de + est à la marge sur le ms.

21. Le pin blanc.

22. Erable à épis (*Acer spicatum*).

23. *Prunus pensylvanica* ou arbre à merises, nommé aussi mérisier. (Voir note 19.) Pour les botanistes, les cerisiers sont du genre *Prunus*, comme les pruniers, dont ils ne diffèrent pas génériquement.

24. L'*Alnus serrulata*, aujourd'hui *Alnus rugosa*, une espèce d'aulnes. L'arbruste à feuilles trilobées pourrait être le bois barré (*Acer pensylvanicum*) ou plus probablement le pimbin (*Viburnum pauciflorum* La Pylaie). Le *Cornus sanguinea*, une espèce européenne, est remplacée au Canada par le *Cornus stolonifera*, populairement *hart rouge*. Les deux ont une écorce rouge. L'autre espèce de *Cornus* à feuilles largement ovales semblerait le *Cornus rugosa* que les botanistes subséquents n'ont pas trouvé à Terre-Neuve.

25. Au Canada herbe à bernache.

26. Des varechs. Il est possible que Bachelot confonde aussi d'autres espèces sous ces noms. Quant au *Fucus serratus*, une espèce rare en Amérique, on ne l'a encore rencontrée qu'au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Ecosse et à l'Île du Prince-Edouard. (Fide Gules Brunel).

pourquoi le *F. serratus* ne veut point croître autour de Terre-Neuve, d'autant plus que Valenberg le retrouve en Lapponie et que nous avons ici presque tous ses compagnons en Europe. Je vais finir cette notice par la liste des champignons que j'ai observés et décrits dans ce voyage avec quelques conferves et nostocs. Nous jugerons à mon retour si ce sont toutes des espèces nouvelles, ce qui serait une richesse pour la science, puisque rien n'a encore été publié en ce genre sur ces productions de l'Am. Septle.²⁷

<i>Agaricus curvipes</i> , <i>affinis</i> , <i>albus</i> , <i>betulicola</i> , <i>albidofulveolus</i> , <i>pseudo-muscarius</i> , <i>exasperatus</i> , <i>canescens</i> , <i>tenuis</i> , <i>fucatus</i> , <i>consors</i> , <i>sphagnalis</i> et var. <i>tenior</i> , <i>cinerescens</i> , <i>pseudo-edulis</i>	15
<i>Boletus albescens</i> , <i>acutus</i> , <i>crenatus</i> , <i>hydnumiformis</i> , <i>alnisserrulati</i> , <i>microporus</i>	6
<i>Clavaria conylobata</i> , <i>polymorpha</i> , <i>bicolor</i> , <i>pallens</i> , <i>butirosa</i> , <i>nigricans</i> , <i>luteola</i>	7
<i>Systotrema abietum</i> , <i>pallens</i>	2
<i>Thelephora trichoderma</i> , <i>complicata</i> , <i>lacerata</i>	3
<i>Tremella aurantiaca</i> , <i>retusa</i> , <i>fusca</i> , <i>amethystea</i>	4
<i>Peziza cupulata</i> , <i>abietina</i> , <i>atrohispidula</i>	3
<i>Hydnum luteofulvescens</i> , <i>lichenoides</i> / <i>Mucor ramosus</i>	3
<i>Helvella cyathulus</i> / <i>Lycoperdon pyriforme</i> et var. <i>abietum</i> . + <i>Lycop ? inflexum</i> ²⁸	3
<i>Merulius infundibulatus</i> , <i>patulus</i> . / <i>Byssus citrinus</i> , <i>dichotomus</i> , <i>sulphureus</i>	5
<i>Rhizomorpha obducta</i> (un nov. gen. ?) <i>gracilis</i> , <i>complanata</i>	3
<i>Conferva aquorea</i> , <i>fusconitidula</i> , <i>cespitosa</i> , <i>purpurascens</i> , <i>aurantiaca</i> , <i>leucanoides</i> , <i>glomerulata</i>	7
<i>Nostoc lithoderma</i> , <i>crusta-lacustris</i> , <i>verrucarium</i>	3

27. Bachelot s'intéressait beaucoup aux algues, plus négligées alors que les phanérogames. De son immense flore manuscrite sur les îles de Terre-Neuve et Saint-Pierre et Miquelon, seule la partie relative aux algues a paru. Le reste, plus d'un millier de pages, est encore inédit. Il en est souvent ainsi. Des travaux du Frère Marie-Victorin, son oeuvre principale sur Anticosti et la Minganie n'a pas encore vu le jour. Sur la flore du Canada je connais maints travaux manuscrits qui continuent à moisir en attendant un incendie. La faute n'en est pas aux auteurs.

28. Ce dernier nom précédé de + a été ajouté après coup.

Exocarpon n. ²⁹ sphaerium, crustaceum (substantia gelatinosa sporulis conspersa)	2
	76

Je présume n'avoir recueilli que la moitié au plus des champignons de ces divers genres, car je n'ai fait que 5 herborisations consécutives, sans m'avancer à plus d'une demi-lieue dans les bois.

[p. 9] Voilà, Monsieur et vénérable maître, le résultat d'une absence de 20 jours, dont j'en ai passé 12 seulement sur le sol de Terre-Neuve, soumis aux occupations de ceux qui m'ont reçu à leur bord. Mon excursion eût été bien plus satisfaisante, si j'avais pu disposer au moins d'un canot avec quelques hommes, pour me conduire jusqu'aux eaux douces que je n'ai pu atteindre et dont nous étions encore à une lieue environ. Dans leurs vallons j'aurais trouvé des saules, dont je n'ai pas observé la moindre espèce : il m'a fallu passer devant l'anse aux noisetiers sans pouvoirs y débarquer seulement une minute... ! Que ces voyages laissent de regrets ! — Je reste donc pour étudier le premier développement de la végétation ? J'ose, Monsieur, vous réitérer la demande que je fais déjà à M. Desfontaines, de quelques rames de papier à dessécher et une pour l'herbier. Je travaille pour le muséum et pour vous messieurs. Vos bontés m'ont prouvé que comme Horace j'aurai mes Mécènes.

Je ne vous envoie point de plantes cette année, parce que je veux que mes trésors me suivent et avoir l'honneur de vous en faire moi-même hommage à vous tous Messieurs. M. Kunth, ni M. Richard³⁰, ne seront point oubliés quoique je ne puisse leur écrire cette fois. Je me borne donc à un envoi pour le Muséum de la collection d'oiseaux des îles St-Pierre et Miclou, tués l'hyver dernier et dont je viens d'y faire l'emplette dans cette dernière. Je vais m'occuper d'en faire demain la notice. J'ai aussi quelques insectes pour M. De la Marck

29. La lettre n. ajoutée après le nom du genre indique que Bachelot est l'auteur du nom.

30. Sans doute Karl Kunth, 1788-1850, professeur à l'Université de Berlin et directeur adjoint du Jardin botanique de Berlin, qui fut correspondant de la section botanique de l'Académie des Sciences de Paris. — Louis-Claude Richard, 1754-1821, botaniste et voyageur naturaliste, qui rédigea la flore de Michaux. Achille Richard, fils du précédent, 1794-1852, était également botaniste. Mais il semble plus probable que Bachelot mentionne ici le père, alors un très célèbre botaniste comme Kunth.

et des champignons, le *Boletus acutus* et *crenatus*, dont vous partagerez, Messieurs les échantillons, laissant le plus beau au Muséum.

J'ai fait une riche et belle collection de plantes marines (thalassiophytes) dont j'ai préparé des exemplaires pour tous les savants. Je fais tout pour que le voyage d'un petit particulier puisse contribuer au progrès de la science.

Cet objet que j'ai toujours devant les yeux m'en faisait oublier un qui m'intéresse particulièrement : ce serait d'obtenir le titre de correspondant du Jardin du Roi. J'en fais aussi la demande à M. Desfontaines. C'est sur votre protection Messieurs que j'ose compter particulièrement; vos bontés précédentes me promettent ce bonheur dont je ne cesserai de me rendre digne ni de vous en vouer la plus sincère reconnaissance.

Je prie Madame de Jussieu, toute votre famille, et vous Monsieur, d'agréer les respectueux hommages de ce lui qui ne cesse d'être

Monsieur, votre entièrement dévoué
et très reconnaissant serviteur.

B. de la Pylaie

m. corresp. de la Soc. royale des antiq. de France
corresp. de M. de Ferrussac³¹. ! . . .

P.S. Je vous demande grâce pour ces phrases écrites sans avoir fait aucune note préalable : c'est alors mon journal que je vous adresse, car je suis entouré d'objets à analyser. J'ose en conséquence vous prier, Monsieur, de ne pas égarer cette lettre, dont j'aurai besoin plus tard pour ma notice sur Terre-Neuve : si vous en jugez un extrait digne des Annales, j'y souscris et m'en trouverais flatté.

Je vous prie d'offrir mes hommages à M. Pal. de Beauvois³². et de lui communiquer ma notice sur mon voyage.

31. J.B.L., baron de Ferrussac, naturaliste français, 1745-1815.

32. Ambroise-Marie-François-Joseph Palisot, baron de Beauvois, 1752-1820. Botaniste, zoologiste, explorateur.

LETTRE DE LA PYLAIE A CUVIER

Paris le 2 octobre 1826.

Monsieur le Baron,³³

Le désir que j'ai de concourir encore par mes voyages aux progrès des sciences naturelles, me détermine à vous adresser ma demande pour une faveur qui doit en assurer les résultats. L'homme inconnu n'est ordinairement accueilli dans un pays et secondé dans ses recherches, que quand il s'y présente avec des recommandations. La première qui peut disposer en votre faveur, est cette décoration, qui prouve que vous avez rendu des services au Gouvernement ou à la Société. C'est à vous, Monsieur le Baron, que je dois m'adresser particulièrement, parce que la diversité de vos connaissances en Histoire Naturelle, vous mit plus que personne dans le cas d'apprécier le tribut de mes recherches jusqu'à ce jour, et que par vos titres éminens auprès du Gouvernement, un mot de recommandation en ma faveur auprès du Ministre de l'Intérieur, suffirait pour me faire obtenir la Croix d'Honneur que je crois avoir méritée par mon dévouement complet à la Science. Voici tous les titres que je puis produire dans ce rapport.

J'ai entrepris deux voyages à mes frais à l'île de Terre-Neuve, et me suis fait un devoir d'offrir au Muséum, tout ce que j'avais de plus précieux : l'herbier se compose de 9 à 10 volumes in folio. Les minéraux occupent trois rayons au cabinet; nombre d'oiseaux (40-50 esp.) viennent successivement prendre place dans les galeries. L'on y verra parmi les coquilles la Cyprine d'islande, le maître gigantesque, un grand Pecten nouveau, épais comme le Marimus, mais sans aucunes côtes rayonnantes : nombre de petites y sont déjà, classées au rang qu'elles doivent occuper. L'ichthyologie, la zoologie m'ont offert aussi des matériaux qui ne seront pas sans utilité. J'ai même dessiné 60 vues de côtes, parce que je sentais le prix de ce travail pour la marine. Jointes les peines, les dangers que j'ai courus dans ce voyage; l'affection interne dont j'y fus atteint, et dont j'ai souffert plus de 5 années.

En parcourant l'automne et l'hiver dernier les côtes de la Bretagne, j'ai plus {p. 2} souffert de froid qu'à Terre-Neuve et vécu plus difficilement; mais j'y ai retrouvé une santé robuste : C'était aux îles

33. Voir supra, note 3.

d'Houat, d'Hèdre, à Belle-île, sur les côtes du Morbihan. Je rapporte de ces divers endroits des collections très nombreuses en coquilles, en algues surtout, préparées avec soin particulier et dont je ferai hommage au Muséum, comme de coutume, de ce qu'elles renferment de plus intéressant. J'ai la satisfaction d'y voir plusieurs espèces nouvelles. A la sollicitation de M. Bosc,³⁴ je me suis un peu occupé de reptiles, aux quels j'ai joint quelques flacons de Zoophytes.

En 1817, au retour de mon 1er voyage à Terre-Neuve, j'ai parcouru au printemps la côte de la Basse Normandie jusqu'à Cherbourg, une partie de l'été à Fougères et revins à l'automne apporter mes premiers tributs lointains aux savants de la Capitale.

En 1818, je la quittai pour aller étudier l'île d'Ouessant, et les extrémités du Finistère. Le Muséum possède ce que j'ai recueilli de plus joli en fait de Varecs et congénères. J'explorai encore alors les îles de Molène, Bannec, Balanec, Beniguet, Lithiry et l'archipel d'écueils qui les entourent.

A mon retour de Terre-Neuve en 1820, je parcourus le Dep. de la Charente et les environs de Bordeaux où je fis remarquer quelques plantes intéressantes qu'on n'y soupçonnait pas; mais je n'avais rien à faire aux environs de Poitiers où j'allai ensuite : M. Desvaux³⁵ avait habité le pays.

En 1821, je visitai l'intérieur de la Bretagne du côté nord de la ligne médiane de l'est à l'ouest : ne suivant que les points culminants, je n'y trouvai que le granit, quelquefois le schiste, la chaux carbonatée à la forêt de Lorges seulement. Mais rien qui annonçât l'existence d'anciens volcans. Je fis tout ce trajet à pied.

En 1822, je m'étais arrêté auprès de M. Bonnemaïson³⁶ à Quimper, où je m'occupai avec lui exclusivement d'Algues pélagiques : je me séparai de cet ami pour aller juger les modifications de la végétation marine selon les latitudes, sur la côte de l'océan jusqu'à la frontière de France, d'où je m'avançai imprudemment jusqu'à St-Sébastien

34. Louis Bosc, 1759-1828.

35. Auguste-Nicaire Desvaux, 1784-1856, botaniste et ami de Bachelot, directeur du Jardin botanique d'Angers.

36. Un genre d'algues, *Bonnemaïsonia*, lui a été dédié.

en Espagne. J'y fus pris pour un espion quoique muni d'excellents papiers et c'est par miracle si je n'ai pas été fusillé.

En 1824, je fais venir M. Desvaux à Fougères, le pilote partout aux environs et j'ai le bonheur de lui faire recueillir des espèces qui m'avaient échappées sur mon sol natal.

Pendant toutes ces excursions, je n'ai pas manqué de payer mon tribut à la Société Royale des antiquaires dont j'ai l'honneur de faire partie, en recueillant tous les monuments qui s'offraient à mes regards et qui étaient souvent encore inconnus.

[p. 3] Mon aventure à St-Sébastien manqua d'être bien facheuse pour l'homme qui ne conspire que contre tout ce qui est étranger à la Politique, mais j'en eus une autre au bout de la Basse Bretagne qui m'égaie chaque fois que j'y songe, par sa bizarrerie et toutes les circonstances comiques qui s'ensuivirent. Je fus pris pour le général Berton,³⁷ M. de Tobièvre qui m'accompagnait, pour mon aide de camp et tous deux empoignés par les gendarmes, nous fûmes conduits à Châteaulin, à 6 lieues de ce bourg de Crozon, où je vivais paisiblement avec les Fucus, les coquilles, le docteur Davet et ses charmantes demoiselles, aux quelles j'apprenais la préparation des Algues. M. de Charlieu, préfet du Finistère qui se trouvait par hasard chez le s. préfet de Chateaulin, me fit rendre la liberté, bien surpris de mon aventure.

Je pourrais encore ajouter à mes tribulations, que 2 fois j'ai manqué de périr sur les escarpemens des côtes, à l'île de Céembre près de St-Malo, et à la Pointe Champeaux, cap élevé situé entre Granville et Avranches. Une autre tribulation morale bien pénible pour moi et trop fréquente, c'est que n'étant point apprécié par cette classe qui ne peut soupçonner d'autre mobile à nos actions que l'argent, croyait toujours que j'avais un but caché dans mes voyages et que c'était un prétexte d'espionnage. Vous jugez, Monsieur le Baron, de l'accueil qu'on me faisait en conséquence. Présument encore que je pouvais lui nuire par mon caractère franc et loyal, j'ai eu aussi à souffrir de la part du nommé Fayolle, chassé de la place de Gouverneur des îles St-Pierre et Miquelon.³⁸

37. Général J.B. Berton, 1769-1822, ardent bonapartiste, rayé par la Restauration, il dirige une insurrection en 1822 et échoue. A été décapité à Poitiers en 1822.

38. Ce n'est pas la dernière fois qu'un gouverneur de Saint-Pierre et Miquelon laissera sa trace (?) dans la science. Le 24 décembre 1941, après la prise de Saint-Pierre

Tel est, en somme, le double produit de mes recherches jusqu'à ce jour : je suis encombré par les amples récoltes qu'elles m'ont procurées, mais comme je travaille pour la Science, je ne partirais point pour un nouveau voyage sans faire le Muséum mon premier héritier : Tout ce que j'ai donné récemment à M. de Candolle³⁹. justifie encore le but de mes travaux : je l'ai retenu 3 jours de plus qu'il ne comptait à Paris.

Voilà, Monsieur le Baron, les titres avec lesquels j'ose me présenter à vous pour vous prier de me recommander à Son Excell. le Ministre de l'Intérieur pour obtenir la Croix.⁴⁰ Mais si vous trouvez que je n'aie pas encore assez fait pour la mériter, ayez la bonté de m'indiquer ce qu'il faut que j'ajoute à mes travaux, à mes voyages : vos avis seront toujours sacrés pour

Votre très humble
et très dévoué serviteur
B. de la Pylaie.

DU LAC MISTASSINI AUX ILES PRIBILOF

A mi-chemin entre le lac Saint-Jean et la baie d'Hudson, une masse d'eau s'étend sur plus de cent milles de longueur. Avant d'entreprendre sa traversée, les indigènes qui débouchent de la Rupert par le dernier portage se rendent favorables les esprits des vagues en jetant

et Miquelon par l'amiral Muselier, une conquête digne de la comédie bouffe (un sous-marin, des vaisseaux de guerre contre une île où il n'y avait qu'une poignée de gendarmes), le nouveau gouverneur confina à la résidence forcée, pendant près d'un an et en un point désert de l'archipel, un savant suisse, le géologue Edgar Aubert de la Rue, qui faisait alors une étude de l'île pour le compte de la France. Inutile d'ajouter qu'après les hostilités le gouvernement français répudia cet acte arbitraire. Par contre, certains membres du gouvernement d'opérette de l'archipel eurent des démêlés avec la justice.

39. Augustin Pyramus de Candolle, 1778-1841, le premier d'une lignée de botanistes genevois.

40. Bachelot méritait la Légion d'Honneur, mais qu'il faille la solliciter peut nous paraître étrange. Ce serait mal connaître la psychologie de l'époque... et qui n'est pas encore révolue. Un homme de science pourrait certes se désintéresser d'une décoration obtenue dans ces conditions; mais il se trouve que les honneurs sont des passeports essentiels pour conduire à terme son oeuvre. Chez nous, au Canada, les honneurs aussi se quêmantent souvent.

une pincée de tabac au pied d'un gros bloc erratique, le *mista assini*. C'est cette grosse roche qui a laissé son nom au lac Mistassini.

Le père Albanel⁴¹, fut apparemment le premier Blanc à s'y rendre en 1672, suivi sept ans plus tard par Louis Jolliet⁴², qui en trace la première carte. Si l'on excepte le voyage du botaniste Michaux⁴³, plus d'un siècle plus tard, le lac Mistassini reste désormais l'apanage de rares missionnaires et des employés des compagnies de traite.

Nous ignorons si les commerçants de fourrures se faisaient une idée exacte de l'étendue du lac. Vivant en marge de la civilisation, où les renseignements se communiquent par les livres, les voyageurs transmettaient oralement leur science géographique aux rares initiés que le canot et la raquette avaient conviés vers l'inconnu. Petit à petit le lac Mistassini entrait dans la légende et en même temps ses dimensions s'accroissaient dans l'opinion populaire. Au milieu du siècle dernier, il n'avait de comparable, croyait-on, que le lac Supérieur. En 1882, la Société de Géographie de Québec s'élève et réclame l'exploration du territoire entre le lac Saint-Jean et la baie d'Hudson. Le gouvernement de la Province, qui veut faire grandement les choses, vote alors une somme de trois cents dollars pour aider la Société dans ses explorations du Saint-Laurent à la baie James.

Finalement, en 1884, la commission géologique fédérale et le service provincial des arpentages organisent une expédition conjointe confiée à John Bignell, un vétéran de l'arpentage, et à Albert-Peter Low, un jeune géologue qui vient de faire ses premières armes en Gaspésie.⁴⁴

41. Sur les voyages d'Albanel au lac Mistassini, voir Rousseau, Jacques, "Les voyages du père Albanel au lac Mistassini et à la baie James." *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 3: 556-586. mars 1950. — Aussi Rousseau, Jacques et Roy, Antoine, "La mission politique du père Albanel à la baie d'Hudson." *Bulletin des Recherches historiques*, 56: 67-77. mai-juin 1950.

42. Voir: Rousseau, Jacques. "Voyage de Jolliet à la baie d'Hudson," in: Delanglez, s.j. *Life and voyages of Louis Jolliet (1645-1700)*. Chicago, pp. 252-257. 1948. Pour l'un des trajets de Jolliet (aller ou retour), me basant uniquement sur une photo de sa carte, j'avais hésité entre deux routes, celle de la rivière Mistassini et celle de la Péribonca conduisant au lac Albanel par une série de lacs. Il est maintenant sûr, depuis examen de la carte originale de Jolliet, qu'il a choisi l'un des deux trajets à l'aller et l'autre au retour.

43. Rousseau, Jacques. "Le voyage d'André Michaux au lac Mistassini en 1792." *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 2: 390-423. déc. 1948.

44. J'ai décrit cette épopée tragi-comique dans "Bataille de sextants autour du lac Mistassini". *Action universitaire*, 14: 99-116. janv. 1948.

Ces hommes sont destinés à se côtoyer, subordonnés l'un à l'autre, pendant dix-huit mois. Partager la même tente, prendre ensemble les repas, toujours le même compagnon du matin au soir et du soir au matin, depuis les longs jours de l'été jusqu'aux interminables nuits de l'hiver, et de nouveau jusqu'à la prochaine chute des neiges. Chez les meilleurs amis, ce qu'il en faudrait de bonne volonté et d'abnégation pour ne pas en venir à cette étape où le compagnon, vidé, tournant inexorablement en champ clos, personnifie l'ennui même, où le moindre geste n'inspire plus que la défiance, où la présence seule, devenue trop lourde, devient presque une provocation. A leurs premiers contacts, c'est là qu'en sont rendus Bignell et Low. Chacun agit à sa guise et dès le commencement la rupture s'avère fatale.

Fatigué d'attendre Bignell, Low prend un peu d'avance en juillet et le départ du canot d'écorce marque le début d'une gigantesque partie de cache-cache pendant trois mois dans un territoire de 15,000 milles carrés, pour se terminer au seuil de l'hiver.

Rude voyage désormais. Toute la journée, les hommes ployent sous la bricole de babiche pour tirer la tobagane lourde de deux cents livres de bagage. Le midi, dîner sur la neige autour d'un feu de camp. Puis de nouveau la marche jusqu'à la tombée de la nuit à quatre heures. En piétinant un carré de neige avec les raquettes, on a vite fait de préparer un lieu de campement. La tente se gonfle et le sol se couvre d'une litière de sapin. Le poêle allumé, la tente n'est plus un morceau de coton mais une demeure vivante, une oasis de chaleur. Le souper silencieux s'engouffre dans des abîmes d'insondable appétit. La conversation languit. L'atmosphère est alourdie par la fumée des pipes et la vapeur des vêtements qui sèchent. Assommé de fatigue, chacun s'enroule dans ses couvertures et le poêle de tôle continue pendant quelque temps à jeter sa lueur blafarde.

Le lendemain, même routine, variée seulement par les soleils aveuglants ou les ciels sombres, les neiges paresseuses, le verglas ou la poudrierie. C'est seulement le 23 décembre qu'ils arriveront au poste du lac Mistassini juste à temps pour passer le jour de Noël avec la famille du traiteur, et partager avec eux le castor rôti et le plumpudding.

L'on revient ensuite au menu trois fois quotidien de poisson salé et de patates gelées, rarement agrémenté de poisson frais ou

de gibier, mais toujours assaisonné de discorde. Finalement Peter Low en a assez. Comme deux courriers s'en vont en raquettes au lac Saint-Jean, il les accompagnera malgré la défense de Bignell, et se rendra à Ottawa pour régler le conflit. Parti du lac Mistassini le 2 février, il est au terme du voyage un mois plus tard.

Le 24 mai, il en repart, avec le botaniste James Macoun, mais nanti cette fois du commandement de l'expédition. Low et Macoun, accompagnés de huit hommes, quittent le lac Saint-Jean le 9 avril. Les conditions climatiques ne favorisent guère la marche. Le soleil, chaque jour, amollit la neige, obligeant à décamper vers trois heures du matin, pour marcher sans raquettes sur la croûte durcie, dîner à 8 heures et chausser ensuite les raquettes jusqu'à midi. Le camp dressé, on soupe immédiatement, pour se mettre au lit vers 4 heures et se lever le lendemain matin avant deux heures pour recommencer. Le calcul des provisions n'ayant pas prévu un arrêt d'une semaine imposé par le temps doux, il fallut jeûner trois jours.

Bignell, après un hiver d'arpentage, arrive au poste au début d'avril, heureux à la pensée que le courrier fourmillera de bonnes nouvelles, et angoissé en même temps par la perspective des mauvaises, qui ne manqueront pas de frapper dur après une réclusion de six mois; mais le courrier n'arrivera que deux semaines plus tard avec Low qui remet en même temps la lettre laconique du directeur du service de géologie d'Ottawa, révoquant Bignell, lettre qui ne sera jamais suivie d'aucune autre explication.

Cette fois-ci, le vieil arpenteur doit boucler définitivement ses malles, mais comme la neige « défonce », raquettes et traîneaux doivent être remisés. Pendant un mois, Low et Bignell feront bon ménage, attendant dans l'oisiveté que le départ des glaces scelle définitivement leur divorce.

Dans la forêt subarctique, l'hiver entre d'un seul bond; de même le printemps surgit en quelques heures. L'eau des ruisseaux, réchauffée par le soleil mine par la base la glace épaisse des grands lacs. Le 24 mai, au matin, on aurait pu se promener en traîneau devant le poste de Mistassini. A midi il ne restait plus que des lambeaux de glace à la dérive et le soir, plus aucune trace. Macoun se met à la besogne, récolte des plantes, note l'arrivée des oiseaux, collabore à la

cartographie. Puis du 30 juin au 22 juillet, tour du lac qui permet d'en tracer le contour et de remiser définitivement toutes ces vieilles légendes auxquelles Bignell avait cru trop volontiers. Un siècle plus tôt, le botaniste français André Michaux, en route vers la baie d'Hudson, avait traversé le grand lac; mais n'ayant pu y consacrer que quelques heures, la flore de la région restait inconnue en grande partie. James Macoun fournissait donc les premières notions élaborées sur la végétation du centre de la péninsule Québec-Labrador.

Le 22 juillet, disette de vivres. Si le poisson frais abonde, le lard fait défaut. C'en est trop pour les hommes de peine. Low leur permet de s'en retourner au lac Saint-Jean et demeure seul avec Macoun. Après un mois d'attente, les deux explorateurs s'embarquent avec des Indiens pour la baie James, remontent la rivière Moose jusqu'au chemin de fer à la hauteur des terres et entrent à Ottawa le 2 octobre.

Le voyage au lac Mistassini, pour James Macoun, âgé d'à peine vingt ans, marquait le début de la grande exploration.

De 1891 à 1897, il accompagne des naturalistes américains dans le détroit de Behring et particulièrement aux îles Pribilof, renommées par les populations d'otaries à fourrure qui viennent chaque année s'ébattre sur leurs rives. Jusque-là on ne connaissait la flore de ces îles que par les récoltes fragmentaires des Russes et des premiers fonctionnaires américains dirigeant la commission du détroit de Behring.

James Macoun était le fils de John Macoun, un fermier irlandais émigré jeune au Canada qui décida, à l'âge de vingt-huit ans, de devenir instituteur et qui fut par la suite professeur d'histoire naturelle. Après des voyages dans l'Ouest avec la commission de la frontière, il devint botaniste du gouvernement fédéral en 1881. Ses deux fils le suivirent dans sa carrière, James, à titre de naturaliste adjoint, et William, comme horticulteur à la ferme expérimentale. Pendant plus de trente ans et jusqu'à leur mort en 1920, James et son père collaborèrent étroitement, herborisant partout à travers le pays, bâtissant un herbier considérable, publiant des catalogues des plantes canadiennes. Les deux Macoun furent les premiers botanistes canadiens s'intéressant à tout le pays et furent ceux qui contribuèrent le plus à en faire connaître les richesses floristiques. Chaque expédition révélait de nombreuses espèces nouvelles. Etant surtout des collecteurs, les Macoun laissèrent généralement à leurs correspondants le soin de décrire

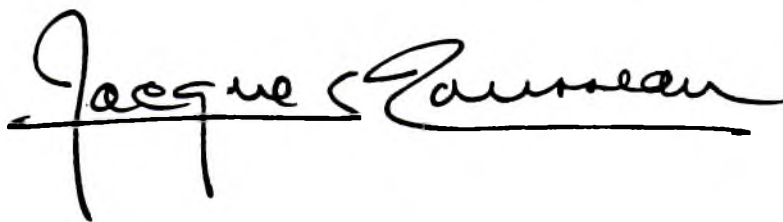
les espèces nouvelles. Ils étaient en relation étroite avec tous les grands botanistes de l'époque s'occupant de la flore boréale et qui étaient mieux pourvus qu'eux des moyens bibliographiques nécessaires pour mener la tâche jusqu'au bout. Cette étroite collaboration d'ardents et d'habiles collecteurs et de spécialistes a beaucoup contribué à l'avancement de nos connaissances floristiques.

Les propres publications des Macoun se ramènent généralement à des listes comprenant des notes sur la distribution géographique.⁴⁵ Eux-mêmes étaient d'ailleurs plus préoccupés de phytogéographie que de systématique. Ce n'étaient guère des écrivains. J'ai parcouru le journal manuscrit du voyage de James Macoun au lac Mistassini. C'est une brève description du voyage mentionnant rapidement les étapes et les habitats, avec quelques notes sur la vie de campement. Les Indiens forestiers, qu'il rencontrait sans doute pour la première fois, ne lui ont inspiré aucun commentaire. Parfois, au milieu d'une liste de plantes, il se laisse aller à des réflexions philosophiques sur la connaissance de soi-même, sur l'amitié, l'amour. Une fois, une seule fois, il laisse percer une pointe d'humeur. Dans le journal du 22 juillet une courte mention rappelle un pari ayant pour enjeu un dollar de cigares, payable si l'expédition n'arrive pas au terme le premier octobre. Au rythme où vont les choses il semble que Macoun doute de l'arrivée à la date prévue. De là le pari. Le journal se termine brusquement le 29 septembre au moment où l'on atteint le chemin de fer qui conduira les voyageurs à Ottawa le 2 octobre seulement. J'ignore comment s'est terminé le pari; mais au milieu d'une page blanche un peu plus loin se trouve cette phrase lapidaire : « A liar should have a good memory ». J'ai l'impression que personne n'a payé les cigares.

Macoun et Low sont de l'équipe des pionniers qui ont jeté définitivement les bases de l'exploration scientifique du Canada. Avec eux sont disparus des témoignages qui auraient pu contribuer davantage à l'histoire des sciences chez nous. Leurs journaux de voyage sont incomplets. Ainsi, l'arrivée de Macoun au lac Mistassini aurait pu nous fournir des renseignements sur le conflit Low-Bignell, mais le journal s'interrompt brusquement au milieu d'une phrase, écrite le

45. Voir notamment Rousseau, Jacques., *Essai bibliographique sur la région du lac Mistassini*. Montréal, 155 pp. (ronéotypées), 1954.

27 avril, et les six pages suivantes en ont été arrachées, pour cause, sans doute. Il ne restait donc pour démêler l'écheveau que le témoignage nécessairement intéressé des principaux acteurs, Bignell et Low. Bien que l'année 1885 nous paraisse loin déjà, j'ai pu me replacer dans l'atmosphère de l'époque grâce à un spectateur des premières loges. Il y a quelques années, je causais avec des Montagnais, dans une tente de la Pointe-Bleue, quand arrive un grand vieillard, Siméon Raphaël, auquel me présenta son petit-fils. « Le nom même d'un compagnon de Low ! » lui dis-je aussitôt. Et lui de répondre : « Ce n'est pas seulement le même nom, c'est le même homme ». De pouvoir causer avec un guide indien au service de Low soixante ans auparavant, me donnait l'impression de voir s'animer dans des archives poussiéreuses un témoin du passé. Sur-le-champ, Siméon décida de m'accompagner au lac Mistassini et grâce à son témoignage, j'ai pu suivre à la trace des explorateurs de la fin du siècle dernier qui ont jeté les bases de l'ère de prospérité qui s'ouvre maintenant dans le nord de l'Ungava.

A handwritten signature in black ink, reading "Jacques Rousseau". The signature is written in a cursive, flowing style. The first name "Jacques" is written with a large, prominent 'J' and 'R'. The last name "Rousseau" is written in a more compact, cursive script. A horizontal line is drawn under the entire signature.